

Sabine van Wesemael

L'ère du vide

DANS *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain* (1989), Gilles Lipovetsky signale la disparition des grands buts et grandes entreprises pour lesquels la vie mérite d'être sacrifiée. L'espérance révolutionnaire a disparu, la contre-culture s'épuise et rares sont les causes encore capables de galvaniser les énergies. L'ère révolutionnaire est close. Seule demeure la quête de l'ego et de son intérêt propre, l'extase de la libération personnelle, l'obsession du corps et du sexe. Mais plus les mœurs se libéralisent, plus le sentiment de vide gagne. Le narcissisme représente un nouveau stade de l'individualisme:

À coup sûr, tout ne date pas d'aujourd'hui. Depuis des siècles, les sociétés modernes ont inventé l'idéologie de l'individu libre, autonome et semblable aux autres. Parallèlement, ou avec d'inévitables décalages historiques, s'est mise en place une économie libre fondée sur l'entrepreneur indépendant et le marché, de même que des régimes démocratiques. Cela étant, dans la vie quotidienne, le mode de vie, la sexualité, l'individualisme jusqu'à une date récente s'est trouvé barré dans son expansion par des armatures idéologiques dures, des institutions, des mœurs encore traditionnelles ou disciplinaires-autoritaires. C'est cette ultime frontière qui s'effondre sous nos yeux à une vitesse prodigieuse. Le procès de personnalisation impulsé par l'accélération des techniques, par le management, par la consommation de masse, par les médias, par les développements de l'idéologie individualiste, par le psychologisme, porte à son point culminant le règne de l'individu, fait sauter les dernières barrières (Lipovetsky, p. 35-36).

Finis les grands métarécits. La société postmoderne se caractérise par l'incroyance et le néo-nihilisme. L'individualisme hédoniste et personnalisé est la conséquence de l'échec ou du collapse des grands mythes révolutionnaires. L'affaiblissement des croyances révolutionnaires efface les idéologies au profit d'un vide comblé

uniquement par des jouissances matérielles. Plus de grands projets messianiques. Nombreux sont également les écrivains qui insistent sur la pénurie idéologique de notre époque actuelle. Ainsi, Michel Houellebecq, dans ses romans, illustre-t-il parfaitement les théories soutenues par Lipovetsky concernant l'avènement de l'individualisme moderne: narcissique, apathique, égoïste et indifférent. L'individualisme narcissique est une réaction aux déceptions et aux frustrations engendrées par les grandes mobilisations idéologiques et utopiques. Houellebecq, lui aussi, signale sans cesse le déclin idéologique des systèmes occidentaux.

Houellebecq est un des principaux auteurs français du moment. Il a beaucoup marqué et coloré le climat littéraire en France. De ses textes se dégage l'impression de n'avoir plus de perspectives d'avenir et de marcher vers une fin inéluctable. Dans son poème «Fin de soirée» du recueil *Le sens du combat*, Houellebecq exprime, symétriquement au pourrissement corporel, le sentiment de vivre les ultimes moments d'une civilisation à son déclin:

Le lobe de mon oreille droite est gonflé de pus et de sang. Assis devant un écureuil en plastique rouge symbolisant l'action humanitaire en faveur des aveugles, je pense au pourrissement prochain de mon corps [...] Je pense également et symétriquement, quoique de manière plus imprécise, au pourrissement et au déclin de l'Europe (Houellebecq, *Poésies*, p. 20).

Le thème de la disparition d'une civilisation règne sur les lettres. Houellebecq est d'avis que notre époque raconte une étrange fable: celle d'une société entièrement vouée à l'hédonisme, dans laquelle tout devient irritation et supplice. Il nous décrit une société veule et cynique uniquement préoccupée par l'argent, le sexe et le pouvoir. On retrouve chez lui cette idée d'une civilisation parvenue à son déclin par épuisement. Ainsi le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*, cet informaticien désabusé, refuse-t-il une société qu'il vomit: «Je n'aime pas ce monde. Décidément, je ne l'aime pas. La société dans laquelle je vis me dégoûte; la publicité m'écoeure; l'informatique me fait vomir» (p. 82). Houellebecq se montre un adversaire résolu de notre société de consommation qui fait de l'homme un robot conditionné, un atome solitaire et il tient un discours alarmiste stigmatisant la faillite des valeurs. À l'ouverture des *Particules élémentaires*, le narrateur-clone constate par exemple: «Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu; dans leurs rapports mutuels ses contemporains faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté» (p. 9). Les protagonistes de Houellebecq se caractérisent en effet tous par un profond désintéret

L'ère du vide

pour le monde qui les entoure. Ainsi, Michel des *Particules élémentaires*, que le narrateur compare à un poisson indolent qui sort de temps en temps de l'eau pour happer l'air, se sent-il tout au long du roman «séparé du monde par quelques centimètres de vide» (p. 108) et le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* s'accorde entièrement avec les diatribes de la petite Catherine du ministère de l'Agriculture:

chacun fait ce qu'il veut dans son coin sans s'occuper des autres, il n'y a pas d'entente, il n'y a pas de projet général, il n'y a pas d'harmonie, Paris est une ville atroce, les gens ne se rencontrent pas, ils ne s'intéressent même pas à leur travail, tout est superficiel» (p. 27).

Aux yeux des héros de Houellebecq, l'homme est en effet une particule solitaire, égaré dans un monde sans repères:

Vous avez l'impression que vous pouvez vous rouler par terre, vous taillader les veines à coups de rasoir ou vous masturber dans le métro, personne n'y prêtera attention; personne ne fera un geste. Comme si vous étiez protégé du monde par une pellicule transparente, inviolable, parfaite (Houellebecq, 1998: p. 99).

Les romans de Houellebecq portent tous sur l'absence de tout engagement aujourd'hui. Il veut montrer la dégradation de l'être moral dans notre société capitaliste moderne. Ses personnages sont tous très mal dans leur peau. Bruno des *Particules élémentaires* finit par être interné dans un hôpital psychiatrique où ses pulsions sexuelles sont maîtrisées par des médicaments. Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* est sujet à de fréquents accès dépressifs. Michel, Annabelle et Christiane se suicident à la fin des *Particules élémentaires* et le narrateur de *Lanzarote* mène une vie morne et solitaire. Tous les romans se terminent par un échec. À chaque fois, il s'agit d'une course à l'Apocalypse et il semble qu'il n'y a aucun moyen de s'en tirer.

Houellebecq peint l'indifférence et le néant qui seraient symptomatiques de l'âme contemporaine. La décrépitude et la décadence de l'Europe contemporaine sont au cœur de ses récits pleins de visions apocalyptiques. Mais, il n'est pas le seul à fantasmer la faillite de notre société contemporaine. Pascal Bruckner dans *L'Euphorie perpétuelle. Essais sur le devoir du bonheur*, s'en prend également aux impasses actuelles de l'économie de marché et de l'individualisme. Selon lui aussi notre société serait uniquement dominée par le culte de la consommation, des loisirs et du plaisir:

Par devoir du bonheur, j'entends donc cette idéologie propre à la deuxième moitié du XX^e siècle et qui pousse à tout évaluer sous l'angle du plaisir et du désagrément, cette assignation à l'euphorie qui rejette dans la honte ou le malaise ceux qui n'y souscrivent pas (Bruckner: p. 17).

De même que Houellebecq, Bruckner désigne comme principaux responsables de la dépression contemporaine, le libéralisme et le capitalisme concomitant, l'individualisme et le mouvement de libération de mai 68.

L'utopie du libéralisme est morte. Chez Houellebecq, la liberté est défigurée par les injustices, l'inégalité et la violence. Selon l'auteur, l'autonomie, que le libéralisme reconnaît à tous, est devenue en fait le privilège de quelques-uns. Avec le libéralisme, c'est l'individualisme cynique et la faillite des valeurs qui s'impose comme loi. Dès son essai sur Lovecraft, Houellebecq insiste sur la nocivité du libéralisme tant économique que sexuel:

Le capitalisme libéral a étendu son emprise sur les consciences; marchant de pair avec lui sont advenus le mercantilisme, la publicité, le culte absurde et ricanant de l'efficacité économique, l'appétit exclusif et immodéré pour les richesses matérielles. Pire encore, le libéralisme s'est étendu du domaine économique au domaine sexuel. Toutes les fictions sentimentales ont volé en éclats. La pureté, la chasteté, la fidélité, la décence sont devenues des stigmates ridicules. La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique: soit, très exactement, les deux choses que Lovecraft détestait le plus fort (p. 144).

Houellebecq présente sans cesse l'idée d'un monde où tous les critères s'en vont à vau-l'eau et où les hommes ne seraient plus retenus par aucune croyance ou disposition de nature morale: «Dans la plupart des circonstances de ma vie, j'ai été à peu près aussi libre qu'un aspirateur», constate Michel dans *Plateforme* (p. 99). Le capitalisme libéral est définitivement condamné par ses propres excès. Il est malade, très malade selon Houellebecq. Il s'applique à discréditer l'individualisme compétitif et la notion d'économie de marché.

Houellebecq conteste avant tout la grande utopie des années 60 qui stipulait le libéralisme dans le domaine de la morale. À ses yeux, la disparition de la morale judéo-chrétienne, qui fut fondée sur des principes altruistes, n'a entraîné qu'un culte frénétique du moi, laissant l'individu désemparé:

Il est piquant de constater que cette *libération sexuelle* a parfois été présentée sous la forme d'un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme. Comme l'indique le beau mot de "ménage", le couple et la famille représentaient le dernier îlot de communisme primitif au sein de la société libérale. La libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché. Ce processus de destruction se poursuit de nos jours (Houellebecq, 1998: p. 144).

Houellebecq se présente comme un anti-soixante huitard, convaincu que l'Occident a dégénéré parce que les valeurs traditionnelles se perdent. Cette prise de position anti-libertaire domine également son premier roman *Extension du domaine de la lutte*: «Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de paupérisation absolue», constate le narrateur désabusé (p.100). Selon Houellebecq, c'est depuis les années 60 que la société occidentale s'enfonce dans la décadence sociologique et morale. L'extension graduelle du marché de la séduction, l'éclatement concomitant du couple traditionnel, la destruction des valeurs judéo-chrétiennes, l'apologie de la jeunesse et de la liberté individuelle ont eu pour conséquence que dans notre société actuelle l'individu n'est plus séparé du marché. Mais quels remèdes propose-t-il afin de faire reculer l'individualisme irresponsable qu'il dénonce?

Seule une réforme morale peut guérir le monde du mal dont il souffre présentement. L'auteur se complait à proclamer une réaction néo-conservatrice et plaide pour de aménagements au libéralisme tant économique que sexuel. Seuls un retour aux normes et valeurs traditionnelles (femme au foyer, restauration de la famille et de la religion comme pierres angulaires de la société) et une croyance infinie en l'importance de la science et de la technique pour l'amélioration de l'espèce humaine peuvent sauver notre société expirante. Houellebecq est réactionnaire. Il n'est pas surprenant que sa critique ait éveillé dans les milieux extrémistes de droite un favorable écho. Dans *Les Particules élémentaires*, Houellebecq stipule que pour lutter contre la tendance irréversible au déclin, il n'est qu'un seul recours: la science. Dans *Rester vivant*, il avait déjà expliqué à ce propos:

L'Occident, pour moi, est une entité qui disparaît, mais sa disparition est plutôt une bonne chose. Son rôle historique est fini. Cela ne veut pas dire que je sache ce qui va en résulter. Je décris une phase du déclin, mais sans percevoir ce déclin comme tragique. C'est juste tragique pour les individus, pas pour l'histoire de l'humanité. Parallèlement à ce déclin, l'influence technique reste vive, car la science est une chose puissante et intelligente, et intéressante en soi. À mon avis, l'Occident ne produit plus rien d'intéressant que sa science depuis longtemps (Houellebecq 1997: p. 11-12).

Les Particules élémentaires se termine par un fantasme de toute-puissance. Michel appelle la naissance de l'homme nouveau, du nouvel Adam, doué de pouvoirs paranormaux. Houellebecq insiste sur la nature essentiellement périphérique de l'être humain. Il s'inscrit dans la lignée des auteurs de hard science qui essaient de développer des fictions crédibles à partir des données scientifiques du moment. L'humanité doit disparaître; elle doit donner naissance à une nouvelle espèce. Telle est du

moins la proposition formulée par Hubczejak à la fin des *Particules élémentaires*. Il se montre un fervent partisan de l'eugénisme scientifique dont l'objet, selon lui, doit être d'améliorer la race. Il espère ainsi apporter à l'humanité l'immortalité physique et dépasser le concept de liberté individuelle puisque, selon lui, l'individualité génétique est source de la plus grande partie de nos malheurs. Or, l'utopie apocalyptique qui clôt *Les Particules élémentaires*, abonde en éléments ironiques et satiriques qui sont autant d'indices signalant le caractère irréel de la construction utopique. La démonstration scientifique et philosophique de Michel est tout à fait burlesque. Il puise ses idées dans un catalogue 3 Suisses et dans *Les Dernières Nouvelles de Monoprix*. Le projet de Michel nous apparaît avant tout comme caractéristique de l'imagination déséquilibrée dont il fait preuve tout au long du roman. En plus, Houellebecq, semble contredire et désavouer ses propres idées. Ainsi, il est difficile d'imaginer que le chaste Michel, qui réprouve la grossièreté des joies sensuelles de Bruno, rêve d'un surhomme qui se distingue avant tout par ses prouesses sexuelles. Ce qui caractérise l'homme nouveau imaginé par Michel, c'est son potentiel sexuel. En multipliant les corpuscules de Krause sur l'ensemble de la surface de la peau, on offre, dans l'économie des plaisirs, des sensations érotiques nouvelles et presque inouïes. En fin de compte, Houellebecq, remplace l'*homo economicus* et non pas l'*homo sexualis*, comme tout cela est cynique. En outre, Michel envisage l'installation future du matriarcat. Il veut la communauté des femmes (*Demain sera féminin*), mais les personnages féminins des *Particules élémentaires* ne répondent guère à son idéal d'altruisme et de généreuse spontanéité. Christiane désire la mort de son fils pour se sentir plus libre, Janine, la mère de Bruno et Michel, abandonne ses enfants et la destinée d'Anabelle prouve que la tentative révolutionnaire de Mai 68 a échoué; elle est une victime de la libération sexuelle.

Peu de lecteurs seront tentés par la proposition radicale issue des travaux de Michel à la fin des *Particules élémentaires*. Bien au contraire, ils seront plutôt terrifiés par la révolution scientifique envisagée par Houellebecq tout comme ils étaient effrayés des spectres qui hantent les récits utopiques de Huxley. Houellebecq écrit des anti-utopies, le progrès scientifique se transformant chez lui en une technicité extrême qui domine l'humanité d'une manière totalitaire. Les récits de Houellebecq s'inscrivent plutôt dans la mouvance du cyberpunk avec des représentants comme William Gibson (*Neuromancien* 1984) et Bruce Sterling (*Le Feu sacré* 1996) qui explorent les univers virtuels. Ce sont les abus de la technologie qui y sont exposés. Houellebecq est aussi

L'ère du vide

conscient des dangers des développements technologiques; l'homme sera réduit en esclavage:

Au-dessus de nos corps glissent les ondes hertziennes,
Elles font le tour du monde
Nos cœurs sont presque froids, il faut que la mort vienne,
La mort douce et profonde;
Bientôt les êtres humains s'enfuiront hors du monde.

Alors s'établira le dialogue des machines
Et l'informationnel remplira, triomphant,
Le cadavre vidé de la structure divine;
Puis il fonctionnera jusqu'à la fin des temps
(Houellebecq, 1999: p. 64).

Les romans cyberpunk constituent des variations sur le cyberspace et les risques que fait peser la société de l'information. Dans *Extension du domaine de la lutte* et dans 'Prise de contrôle sur Numéris' de *Rester vivant*, Houellebecq nous prévient également contre les dangers de la technologie. Ainsi, les personnages d'*Extension du domaine de la lutte*, sont des paumés férus d'informatique qui tentent de survivre dans un monde déshumanisé. Pour J.-Y Fréhaut par exemple, la liberté n'est rien d'autre que la possibilité d'établir des interconnexions variées entre individus, projets, organismes, services:

Sa propre vie, je devais l'apprendre par la suite, était extrêmement fonctionnelle. Il habitait un studio dans le 15^e arrondissement. Le chauffage était compris dans les charges. Il ne faisait guère qu'y dormir, car il travaillait en fait beaucoup – et souvent, en dehors des heures de travail, il lisait *Micro-Systèmes*. Les fameux degrés de liberté se résumaient, en ce qui le concerne, à choisir son dîner par Minitel [...]. En un sens, il était heureux. Il se sentait, à juste titre, acteur de la révolution télématique (Houellebecq, 1994: p. 40-41).

Dans «Prise de contrôle sur numéris», Houellebecq fait également évoluer son héros dans un univers purement virtuel. Il y décrit un monde où l'homme est supplanté par les machines. Le protagoniste, installé derrière son ordinateur, y essaie d'entrer en contact avec des prostituées télématiques tout en activant des icônes pornographiques. Gagné par un profond malaise, l'homme-réseau finit par se déconnecter. Comme les auteurs de cyberpunk, Houellebecq étudie les conséquences néfastes, dans un avenir proche, des progrès de l'informatique et du cyberspace. Son dernier roman, *La Possibilité d'une île*, est tout à fait illustratif à cet égard. Dans ce roman on lit alternativement l'histoire de la vie de Daniel 1 et les commentaires sur ce récit de Daniel 24 et de Daniel 25, deux descendants clonés de Daniel 1. Daniel 24 et Daniel 25

sont des fictions purement virtuelles qui ne communiquent que par l'Internet avec d'autres néo-humains. Dans son dernier roman, Houellebecq raconte que l'homme a volontairement pris d'autres formes, abandonnant sans regret sa vie humaine. Les clones ne sont pourtant guère plus heureux que les être humains. Daniel 24 se suicide et Daniel 25 finit par s'enliser dans les eaux bénéfiques entourant ce qui fut un jour l'île de Lanzarote. Daniel 25 a décidé de quitter la communauté des néo-humains et s'aventure parmi les sauvages. Le projet de supprimer une fois pour toutes la race humaine, a donc toutes les caractéristiques d'une anti-utopie.

Houellebecq cherche à démystifier toute forme d'utopie. Il donne à l'utopie une fonction négative, développée avant lui par Huxley et Orwell. De fait, l'utopie houellebecquienne exploite jusqu'à la caricature les principaux clichés du genre. Dans *Lanzarote*, il parodie le récit de voyage imaginaire au bout duquel un narrateur découvre un pays inconnu où règne l'ordre social idéal. Depuis l'Antiquité, des auteurs d'utopie situent souvent leur société idéale dans une île miraculeusement préservée au bout de l'océan. C'est l'île des Atlantes dans le *Critias* de Platon, c'est l'île enchantée de *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon, c'est l'île de Taprobane de *La Cité du Soleil* de Campanella et ainsi de suite. Souvent l'utopie est une île. Houellebecq, pourtant, procède par une démystification de l'espace mythique. Lanzarote n'est plus la résidence du paradis terrestre. L'Eldorado se décompose. Le choc de l'Occident a entraîné la civilisation de Lanzarote à la décadence. Elle n'a plus rien d'ascétique. Dans la version dégradée et dégénérée du rêve de la cité idéale que nous offre Houellebecq, Lanzarote ne se distingue plus guère d'une société de libre capitalisme et est devenue un grand centre de vacances. Aujourd'hui, Lanzarote n'éveille plus le désir nostalgique et mystique d'une vie simple et pure; depuis les années 50, l'île est tombée graduellement en proie à l'avidité commerciale de l'industrie touristique. Dans le passé, Lanzarote était un lieu paradisiaque et vierge avec une civilisation élitaires. C'était une île mystérieuse, à la population totalement isolée du reste du monde, mais à cause du tourisme croissant et sous l'influence du libertinisme occidental, ce monde de rêve risque aujourd'hui de sombrer. Houellebecq insiste également dans ce roman sur les effets dévastateurs du libéralisme et du capitalisme sur notre civilisation. Lanzarote est l'île dont le nom renvoie à un des chevaliers du Graal: Lancelot. Houellebecq joue avec l'idée que Lanzarote est l'île de la promesse, promesse de régénération et d'un nouveau commencement:

L'ère du vide

Au moment du décollage je jetai un dernier regard sur le paysage de volcans, d'un rouge sombre dans le jour naissant. Étaient-ils rassurants, constituaient-ils au contraire une menace? Je n'aurais su le dire; mais quoiqu'il en soit, ils représentaient la possibilité d'une régénération, d'un nouveau départ. Régénération par le feu, me dis-je [...] (*Lanzarote*, p.74).

Reste à savoir si cette promesse d'un nouveau départ s'accomplira pour le narrateur et son compagnon, l'agent de police belge Rudi. Comme Lancelot, ils cherchent à être consolés mais le noble courage du chevalier vaillant leur font défaut. Aussi leur quête sera-t-elle de nature très différente. Le narrateur aura avant tout la révélation de la sexualité: le Graal est pour lui un symbole sexuel. Il fait l'amour avec des lesbiennes 'non exclusives'. Le symbolisme sexuel du volcan n'a pas échappé à Houellebecq; sur Lanzarote on est tout près d'éclater. Pourtant, Lanzarote n'a pas un effet durable et salutaire sur notre narrateur; il n'en sort pas régénéré. Une fois de retour à Paris, il doit constater qu'au fond rien n'a changé:

A Paris il faisait froid, les choses étaient très normalement désagréables. À quoi bon insister? Chacun connaît la vie, et ses aboutissants. Il me fallait me réhabituer à l'hiver, qui n'en finissait pas; et au XX^e siècle, qui ne paraissait pas non plus vouloir en finir. Au fond, je comprenais le choix de Rudi. Ceci dit, il avait tort sur un point: on peut très bien vivre sans rien espérer de la vie; c'est même le cas le plus courant (p. 75).

Rudi fait effectivement un tout autre choix que le narrateur. Il décide d'adhérer à une secte: la religion azraélienne. Dans *Lanzarote*, Houellebecq raille également l'idée de la venue du Messie et montre l'envers de l'utopie de l'homme nouveau avec laquelle il avait terminé les *Particules élémentaires*. La secte croit que l'humanité fut créée en laboratoire par des extraterrestres et ils prônent la manipulation génétique et la création d'une nouvelle espèce. Pour Rudi, le Graal a principalement une signification utopique, il désire la vie éternelle. Mais, lui aussi sortira désenchanté de son expérience. Ce Lancelot raté finit par tomber dans le péché. De retour en Belgique, il viole une petite fille marocaine et, de même que les autres membres de la secte, il est arrêté et condamné dans un contexte qui n'est pas sans rappeler l'affaire Dutroux. En fin de compte, il ne nous reste que la devise désenchantée que Houellebecq donne à son roman: «Le monde est de taille moyenne». Il n'est plus question d'imaginer des îles lointaines habitées par des peuples idéaux, tel semble être le message désillusionné de l'auteur. Aucune vision transcendante, aucun Saint Graal qui se déroberait toujours; au bout du voyage nous avons le choix entre la découverte du néant et celle de l'abjection.

Plateforme s'inscrit également dans la tradition de l'anti-utopie dont les *Gulliver's Travels* sont un modèle toujours inégalé. La solution utopique de Michel c'est le tourisme sexuel comme remède à l'indigence sexuelle et affective du monde occidental. Michel plaide pour un hédonisme collectif et prône un impérialisme néo-colonial que personne ne prendra au sérieux. L'utopie bordélienne de Michel sera interprétée comme un rêve frivole d'un esprit puéril.

On assiste à une véritable mise en question de l'utopie chez Houellebecq. Il semble proclamer la fin de l'utopie. Il joue ironiquement avec les formules sacrées du genre. Ses personnages ne sont pas les guides éclairés de la société nouvelle. Bien au contraire, les protagonistes de Houellebecq ne sont pas à la hauteur des défis lancés par la société capitaliste actuelle qui, selon l'auteur, s'est défaite d'idéologies bien déterminées; ils sombrent dans un nihilisme creux et sont symptomatiques de notre ère du vide. Nous vivons dans un monde sans fraternité, sans idéal, sans utopie et sans Dieu. Les livres de Houellebecq portent tous sur l'impossibilité de tout engagement aujourd'hui.

Ce sont des romans nihilistes où les destins individuels comme l'Histoire débouchent, immanquablement, sur rien. On y décèle un pessimisme radical, une absence complète d'illusions. Ils révèlent la contingence, le fait que l'existence soit sans justification, sans raison, gratuite. Houellebecq décrit un monde privé d'idéaux et de lumière où l'homme se sent étranger; le bonheur se révèle impossible et les tentatives de meubler le vide sont destinées à échouer à chaque fois. Ses héros se heurtent tous aux mêmes misères, aux mêmes égoïsmes, aux mêmes mensonges, aux mêmes illusions. De page en page, des fragments de vie s'assemblent en absurdité sale et cauchemardesque. Houellebecq pose le problème de l'expression romanesque d'une philosophie pessimiste. L'échec de l'espoir, la fin des grandes idéologies, tous ces thèmes le fascinent. On peut parler chez lui d'une délectation morose mais en même temps goguenarde du néant. Il ne semble tolérer aucune échappatoire. En fin de compte, il n'y a aucun recours, aucun espoir et c'est pourquoi les textes discutés ici créent souvent un choc dans le confort intellectuel des lecteurs. Généralement, le pessimisme est combattu, tempéré par quelque croyance, quelque foi vitale. Foi religieuse, foi naturiste, foi dans la bonté de nature et de la vie, foi esthétique et cetera: autant de croyances qui peuvent servir de refuge contre le pessimisme. Pour Houellebecq, le pessimisme semble par contre un but et un point d'arrivée. Il ne propose pas de vision consolante. On comprend donc que certains lecteurs éprouvent un sentiment de scandale et d'irritation devant cette littérature qui

démoralise. Toujours est-il que chacun de ses romans accuse des chiffres de tirage de plus en plus gros. Comment expliquer ce succès commercial?

C'est que dans l'immense cauchemar de tous ces récits, éclatent les lézardes du fou rire; un rire qui se lève comme une libération. Houellebecq a le sens de l'humour et en tire parti avec un brio incomparable. Il ne fait pas de doute que ses romans doivent leur coloration particulière à l'attitude humoristique qui les sous-tend. L'intention ludique est très manifeste. Le rire et l'ironie constitue une réponse globale face à ce réel décevant. Bruno, Tisserand, Michel et Christiane ce sont des personnages à intention satirique, des somnambules dans un monde auquel ils sont inadaptés. Leurs aspirations maladroitement sont sans cesse ridiculisées. Or, selon Lipovetsky, dans l'actuelle société occidentale, les valeurs supérieures deviennent en effet parodiques: «L'incroyance post-moderne, le néo-nihilisme qui prend corps n'est ni athée ni mortifère, il est désormais humoristique» (p. 195). L'âme contemporaine goûterait un humour hard où se mêlent indissociablement l'extrême violence et le comique. Or, c'est spécifiquement ce mélange, cet humour noir, qui caractérise l'écriture de Houellebecq. Chez lui on rit du pire et du malheur. Il nous fait rire d'existences pitoyables. Sa gaieté n'est pas franche, heureuse et joyeuse et son comique est fortement teinté de négativité. En fait, comique et tragique sont constamment en contact dans ses romans. Le narrateur lucide des *Particules élémentaires* signale par exemple: «L'humour ne sauve pas; l'humour ne sert en définitive à peu près à rien. On peut envisager les événements de la vie avec humour pendant des années, dans certains cas on peut adopter une attitude humoristique pratiquement jusqu'à la fin; mais en définitive la vie vous brise le cœur» (p. 361). Houellebecq provoque des réactions variées parce que son comique est un comique d'amertume, marqué par le cynisme et l'humour noir.

En effet, pas tous les lecteurs ne sont réceptifs à la dimension comique. Certains ressentent un inquiétant ralentissement de leur fonction humoristique en lisant par exemple les romans de Houellebecq. Pour eux l'apparence des effets comiques tend à se diluer sur le fonds d'angoisse qu'expriment les images fondamentales. Ils estiment que le rire de Houellebecq est la grimace d'un esprit las et désabusé et que la dominante de son cœur est amère: à masque rieur, pensée tragique.

Pour d'autres, le plaisir l'emporte. Ils prennent le parti de rire de ces textes sans aucune doctrine positive. Probablement, c'est surtout l'action thérapeutique de la raillerie violente qui suscite notre rire. Lire Houellebecq, nous permet de satisfaire la part d'agressivité plus ou moins abondante et latente en chacun de nous. Le névrosé auteur établit

Sabine van Wesemael

un lien de relation avec le névrosé qui sommeille dans son lecteur et ainsi le comique négatif devient le domaine d'une libération compensatrice; la lecture constitue un moyen d'exprimer des tendances agressives sur un mode socialement acceptable.

Faire le pitre, faire de soi un objet de pitié et de dérision, n'est-ce pas un moyen comme un autre de se donner une identité, préférable au néant?

Sabine van Wesemael*
(Université d'Amsterdam)

* Sabine van Wesemael enseigne littérature française à l'Université d'Amsterdam. Elle a publié récemment deux livres sur Michel Houellebecq: (éd.) *Michel Houellebecq*, Amsterdam: Rodopi, 2004 et *Michel Houellebecq. Le plaisir du texte*, Paris: L'Harmattan, 2005.

Bibliographie

BRUCKNER, P., *L'Euphorie perpétuelle*, Paris: Seuil, 2001.

HOUELLEBECQ, M.

1991. *H.P. Lovecraft, Contre le monde, contre la vie*, Paris: J'ai lu.

1994. *Extension du domaine de la lutte*, Paris: J'ai lu.

1997. *Rester vivant*, Paris: Flammarion.

1998. *Les particules élémentaires*, Paris: Flammarion.

1999. *Poésies*, Paris: J'ai lu.

2000. *Lanzarote*, Paris: Flammarion.

2001. *Plateforme*, Paris: Flammarion.

LIPOVETSKY, G., *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris: Folio, 1989.